

## Sur les races de Diane

Le 23 mars 2001, après deux jours, qu'on aurait qualifiés de printaniers si ce n'était cette tempête de neige qui s'abattait sur le Québec, est le début d'une expérience initialement programmée pour six mois mais qui, vingt ans plus tard, continue de m'apporter plaisir bonheur et autres sentiments dont je cherche encore de simples, réels et plus justes qualificatifs. Cette province que nous, mes deux filles âgées alors de 4 et 5 ans, mon épouse et moi-même, avons choisi pour vivre cette grande aventure, de type aller simple, qu'est l'immigration. Sept heures de vol ont suffi pour effacer toute une histoire avec la ferme volonté et le fatal désir et envie d'en écrire une autre.

En douceur, le colosse 747 s'approchait du sol, telle une feuille d'automne emportée par une brise d'espoir, je sentais le bon vent que les anges du ciel soufflaient pour amener l'appareil saint et sauf au point d'ancrage avec la bâtisse de l'aéroport.

À travers le petit et ovale hublot, je regardais, des premières constructions, des engins et des personnes de ce nouveau monde que, très bientôt je vais devoir côtoyer, toucher et vivre avec. Outre la fatigue physique, mon corps est devenu une grosse masse d'émotions de tout genre. Excité certes, mais aussi craintif voire même anxieux, et je n'ai pu mettre fin au défilement, dans ma tête de cette nuée de mauvais scénarios et imprévisibles incidents que lorsque j'ai senti pour la première fois de ma vie 23 degrés Celsius en dessous de zéro, température que je pensais seuls les Martiens pouvaient supporter.

De la neige, il y en avait partout, et le vent nocturne ne cessait d'éparpiller les flocons dans tous les sens. Quelques jours après, je marchais déjà, dans ce froid glacial, me réchauffant l'âme et l'esprit par ce nouveau défi et cette nouvelle aventure tout azimut.

Des semaines plus tard, les boutons floraux commencent à iriser les arbres et plantes de divers et magnifiques couleurs, la verdure envahissant les espaces non goudronnés et des machines adaptées commencent à nettoyer les trottoirs et la chaussée asphaltée. Habillés de plus en plus légers, les voisins se ruent pour nettoyer voitures devantures et terrasses des maisons et magasins. Ils embellissent, fertilisent et arrosent leurs jardins et n'hésitent pas à distribuer joyeusement des salutations, des sourires et des bonjours envers tous ceux qu'ils croisent sur leurs chemins. On dirait que j'assiste à la résurrection d'un peuple dans une ambiance festive, chaleureuse et bonne enfant qui vient

agrémenter ce premier printemps que je suis en train de vivre au pays des lacs et des neiges.

Le soir tard, avant de me soumettre, corps et âmes, aux caprices du sommeil, je ne pouvais m'empêcher de remémorer ma vie déjà ancienne. Ce va et vient entre passé et présent, séparé par tout un océan, va vouloir certainement me hanter telle une minuscule pierre dans mon soulier, et il fallait que je m'arme d'intelligence, de courage de patience et de persévérance et que je fasse preuve d'altruisme, ultime phase de sacrifice car jour après jour, les yeux de mes enfants et ceux de ma conjointe ne cessent de briller de joie, bonheur et allégresse.

Des années j'en avais quinze, des rêves j'en avais des dizaines, des frères j'en avais deux grands et deux petits, des sœurs j'en avais une grande et une cadette, j'étais le septième de ce qu'on appelle une famille nombreuse. La maison, qui devait aussi abriter la femme et les quatre enfants de l'ainé, recevait de temps à autres un cousin lointain, un membre de la famille de la belle-sœur ou simplement une connaissance venue de l'arrière-pays pour moult raisons aussi différentes et justifiables les unes des autres. L'un venait pour étudier, l'autre pour se soigner au grand hôpital de la ville, et un autre juste pour apprendre à conduire une auto. Comment oublierai-je cet homme, soixantaine passée, qui a séjourné chez nous le temps d'apprendre à conduire et passer son examen pour obtenir le permis avant de retourner au village. Le soir, mes frères et moi, à tour de rôle, on lui apprenait les règles de la circulation et on lui expliquait les panneaux de signalisation. Analphabète et illettrée, la tâche était drôle rigolo mais compliquée et ardue.

Des dizaines d'autres visiteurs pour divers affaires et raisons que nous n'avions jamais contestées ni refusées, logeaient chez nous quelques jours ou semaines avant de nous remercier chaleureusement pour l'accueil l'hospitalité et la bien vaillance.

Mes parents berbères du moyen atlas, qui avaient abandonné tout ce qu'ils possédaient à la campagne, pour que les enfants puissent aller à l'école, ressentaient probablement ce que je suis présentement en train de vivre comme nostalgie et mal du pays.

Un jour, mon père me demanda de lire une lettre que nous avons reçus d'un cousin.

« Merci Oncle, grâce à votre soutien, hospitalité et générosité j'ai pu avoir mon baccalauréat et maintenant je suis employé à la municipalité du coin » et un autre d'écrire :

« Bonjour cher ami, le permis de conduire que j'ai ramené de chez vous me permet maintenant d'être parmi les chauffeurs d'élite du village »

La belle-sœur, elle, nous a simplement signalé qu'elle s'est mariée en Italie, qu'elle a eu un enfant et qu'elle va très bien, et que son frère, qui a également étudié dans la cour de mon père, est devenu presque médecin dans l'unique pharmacie du village.

Le malheureux dernier visiteur, venu se soigner, n'a pas eu le temps de nous écrire, car, une fois rentré chez lui au Bled, décèdera quelques mois plus tard. Que Dieu ait son âme, moi, j'ai son histoire.

Né avec une cuillère en or à la bouche, il a vécu comme un roi sans trône et il va mourir comme un malheureux sans abris ni famille. Il s'appelait Ibrahim, propriétaire de terres agricoles et de pâturage, il possédait tous ce que je voyais autour de moi. Au pied d'une colline, notre maisonnette, faite de paille et de terre, semblait lui appartenir. Le bétail les arbres fruitiers les champs de blé et d'avoine ne produisaient que pour enrichir Ibrahim. L'immense vallée, l'impénétrable forêt qui se dressait à l'horizon, ainsi que les vergers de pommier et de poirier de toute la grande région faisaient partis de son patrimoine, grand héritage de son père, l'un des traîtres collaborateurs et fidèles serviteurs des colonisateurs français. Dès mon jeune âge, j'avais compris que des gens dans mon pays se sont enrichis en anéantissant la vie de centaines d'autres.

Ibrahim, faisait partie de ceux-là qui ont bâti un empire à travers les plaines et montagnes du moyen atlas. Là où son cheval galopait, les pauvres campagnards se courbaient et se baissaient pour saluer l'animal.

Pour une partie de chasse ou de balade entre amis venu d'ailleurs pour assister à une démonstration de force et de richesse, des dizaines de Sloughi et autres races de chiens tantôt en avant tantôt trainaient en arrière, aboyaient le cortège. Une scène restera cependant inoubliable mais douloureuse dans mes souvenirs. Le soleil allait se coucher, je regardais au loin le cortège qui

s'approchait de notre maisonnette, droit sur un petit champs ou mon père cultivait des tomates, des pommes de terre, des raisins, de la coriandre des concombres de la menthe et des oignons. Les petites parcelles, je les connaissais centimètre par centimètre, la texture et l'odeur du sol me sont plus que familiers, une vieille paire de ciseaux trainait souvent dans les cours d'eau qui ruisselait entre les petites parcelles chaque fin de soirées lorsqu'on ouvrait les vannes de la petite lagune à l'entrée du champ maraicher. L'eau se dispatchait équitablement entre les ilots pour arroser généreusement les plantules flétries par le soleil fort de la journée. C'est avec ce métal peu tranchant qu'on arrachait des légumes que ma grand-mère nous ordonnait de ramener pour nous préparer un savoureux et délicieux ragout de légume.

Un petit coin de paradis, encerclé et protégé par des framboisiers et des mûriers, où l'on se permettait mes frères et moi, de piétiner parfois à la recherche d'un petit raisin prêt à déguster, ou à défaut, une mûre, qui n'est sucré que lorsqu'il est mure.

Le pseudo-cortège royale d'Ibrahim se rapprochait dangereusement de notre parcelle, et je croyais que tout le monde, chevaux et chiens compris, allaient contourner notre jardin mais et à ma grande stupéfaction toute cette horde de sauvage sans scrupule ni consciences s'est ruée sur les terrains, écrasant avec leurs sabots griffes et pattes les baies, bourgeons, et jeunes plantules que j'entendais gémir tels des bébés sauvagement attaqués par des yens et rapaces affamés. Quelques secondes plus tard, je constatais avec consternations que notre jardin à légume n'est plus qu'un champ dévasté et amoché par les sales pattes des bêtes et les sales têtes de pseudo-humains. Une haine garnie de rage et de colère m'a chauffé les joues, un sentiment d'impuissance cramponna mes jambes et figea mes pieds au sol m'empêchant de sauter sur le visage d'Ibrahim pour y planter mes petites griffes d'enfant profondément blessé par ce geste digne de prétentieux et arrogants dictateurs.

J'ai été profondément blessé mais je n'avais aucune idée de ce que mon papa a ressenti. Cependant cette horrible scène est certainement la meilleure chose qui nous est arrivé. Quelques mois plus tard, mon père avait tout abandonné pour aller s'installer en ville et inscrire la grande sœur et l'ainé à l'école. Ce déménagement presque forcé a littéralement changé notre vie. L'ainé progressait vite et bien dans ses apprentissages. Et lorsque la grande sœur a eu son premier diplôme d'étude, j'entendais ma mère murmurer avec un

sourire de satisfaction et soulagement « Les femmes d'Ibrahim se moquaient de moi lorsqu'elles ont appris qu'on partait à la ville pour que les enfants aillent à l'école ».

À propos des femmes, d'Ibrahim en possédait une demi-douzaine. Il se mariait à une jeune, la gâtait et l'ornait d'or et d'habits et une année plus tard, et souvent sur un coup de tête, la renvoya chez ses parents avec plein de bijoux et meubles. Cette mascarade était une habitude qu'Ibrahim pensait éternelle. Avec le temps, l'ogre et méchant vieillissait, et de temps à temps, il rencontrait sur son chemin une femme plus dure que lui, qui résiste, persiste et s'installait confortablement et définitivement dans sa fortune.

La famille est devenue dangereusement nombreuses, et la fortune commence alors à s'effriter et les biens à se désagréger. Tout comme leur père, les enfants n'ont pas hésité à se marier et divorcer comme bon leur semble. En découvrant la vie nocturne et les boîtes de nuit des villes, les filles faciles, les drogues et la bière, cette progéniture, va accélérer la chute en enfer d'Ibrahim. Lui, prenais de l'âge et du poids, et n'ayant jamais porté d'amour à personne, s'est retrouvé un jour malade et sans amour. Un bon samaritain, l'un de ses nombreux bergers qui faisaient sa fortune, l'a accompagné à la capitale pour se soigner. Les deux hommes vêtus de djellaba grises et de babouche jaunes, ont débarqué chez nous un dimanche soir.

Mon père rentrait de son travail, et quand on lui a annoncé qu'Ibrahim est dans le salon, seul, pauvre, malade et rongé par le regret et le désarroi, Les yeux humides, le cœur serré, mon père n'a pu cacher sa compassion et son étonnement devant les aléas de la vie.

Lâché et abandonné par ses ex-femmes, par ses enfants légaux et les autres et par ses amis opportunistes, Ibrahim a été rattrapé non seulement par son arrogance mais aussi par l'âge, le cholestérol, la myopie, et le diabète. Un fois rentré chez ce qui reste de chez-lui, il mourut dans le silence et l'indifférence. Lorsque mon père a pleuré le décès d'Ibrahim, j'ai été surpris et étonné par mon propre cœur. L'image des chevaux et chiens piétinant mon jardin d'enfance est devenu un peu plus pale et beaucoup plus flou, reflétant probablement la grande capacité de mon cœur à pardonner, chose que mon père avait fait avec humilité courage et compassion. Heureux d'appartenir à une famille nombreuse, il m'est souvent arrivé de m'ennuyer lorsqu'un étranger tarde à s'inviter chez nous. Les autres membres de la famille étaient

paradoxalement contents de recevoir n'importe qui. Ce mode de vie. mi-citadin mi-rural me procurait beaucoup de bonheur et de satisfaction.

Je partageais ces moments d'émotions et de sensation avec chacun des membres de la famille, mais l'espace vital et la vie intime de chacun se rétrécissaient au fur et à mesure que les ambitions et les motivations commençaient à se sentir de plus en plus évidents. Comment alors entretenir un amour né dans une culture rural, ou le commun passe avant le personnel, et qui se retrouve dans une ambiance citadine ou le privé pour ne pas dire chacun pour soi surgit brusquement bouleversant cette formidable charpente de vivre ensemble fragilisé par des vents violent venant de tout bord. Le monde occidental moderne et soi-disant civilisé nous inondait d'images, de concepts et de valeurs tel la démocratie, droits humains et liberté. La télévision par satellite nous faisait rêver par ses des hommes et des femmes tirées à quatre-épingles, des voitures, des maisons individuelles et des parcs ou des enfants, beaux et bien habillés, tels des anges, courraient riaient et dégustaient des bonbons colorés et délicieux.

La tendance de nouer des relations amicales par correspondance avec des jeunes du monde entier, était à son apogée. J'avais choisi un pays aussi loin que ma vision, le genre que j'ignore totalement, et quinze ans comme âge de ma correspondante souhaitée. Ma recherche fut vite fructueuse et Diane, la Québécoise, devint ainsi mon amie. Sept ans durant, mes enveloppes et les siennes survolaient l'océans atlantiques entre deux continents diamétralement opposés dans le temps et dans l'espace. Je ne savais comment elle recevait mes écrits, moi je nourrissais mes rêves de sa belle écriture, avec presque sans faute d'orthographe. J'appréciais la description détaillée et précise de sa journée et je ne pouvais qu'estimer ce partage du quotidien qu'elle me faisait vivre. Dos au mur, jambe droite plié et mains sur les hanches, j'attendais parfois avec un sourire le passage du gentleman qui moult fois ne s'arrêtait mais n'oubliait jamais de me saluer chaleureusement et me consolait en me disant :

« Non! aujourd'hui je n'ai rien pour toi ».

Cette scène n'était pas fréquente car avec le temps j'ai commencé à maîtriser approximativement l'arrivé de la lettre de Diane. Ce courrier postale, enveloppe jaune kaki ou blanche timbrée et toujours tamponnée par l'administration de l'expéditeur, avait toute une importance dans le maintien

des relations sociales et humaines. Elle voyageait des jours et parfois des semaines pour transmettre un chaleureux bonjour, solliciter une aide, partager un sentiment ou demander une information. Au cours de la journée, heure nullement précise, le facteur, ce gentil men, sur une mobylette rongée par la rouille et fatiguée par des innombrables arrêts et démarrages, faisant le « porte à porte », et d'un geste, devenu presque automatique, déposait les lettres dans une petite boîte en métal, protubérance jaillissante de la porte et prête à avaler ce merveilleux document, précieux messages, tant attendus.

Dès que la mobylette bleue se montrait au bout de la rue, je comptais les zig-zag d'un côté de la rue à l'autre et les arrêts que le facteur faisait pour déposer le courrier dans cette fameuse boîte assoiffée de nouvelles et d'informations. Le plaisir de lire Diane grandissait au fur et à mesure que je découvrais son respect à l'égard de ma personne, à mon petit pays et à ma grande famille. On parlait des cultures, de nos sociétés, de nos projets et de nos souhaits. Noël et ramadan, Pâques et pèlerinage, anniversaires, vacances, études et examen, tels étaient les sujets que la fameuse enveloppe parvenait à nous transmettre avec la gracieuseté du gentleman, le facteur.

Le jour où je lui ai présenté mes frères et sœurs, elle m'avait parlé des Lynda et Rose, ses amies, et Alex avec qui elle allait bientôt se marier. C'est aussi au début de notre correspondance amicale que j'ai connu le bonhomme du carnaval de Québec et j'ai eu aussi la photo du célèbre pont de Québec ainsi que celle de la sculpture sur neige gagnante, hivers 1980; un traîneau de chien, œuvre d'une équipe italienne.

Diane était plus qu'une amie, c'est à travers elle que j'imaginai ma vie future. Convaincu que le monde où je vivais ne me convenait que peu, mes ailes n'étaient cependant guère aptes à supporter le poids de mes rêves ni la largesse de mes ambitions. Contraint de faire du sur place, le désir de s'envoler un jour ne faisait que grandir. Mes idéaux se confrontaient aux quotidiens, pauvres en termes d'opportunité, riches en termes de déceptions, de confrontations et de faux espoirs et je trouvais dans les échanges avec Diane un parfum de liberté, sérénité, justice et un soupçon de bien être morale, sociale et matériel.

Diane commençait alors à représenter un idéal pour le jeune et motivé que j'étais. Je voyais à travers elle, que la vie des gens de l'autre côté est apparemment réglée au quart de tour. Mon amie savait ce qu'elle faisait, et ce qu'elle allait faire. Je lisais entre ses lignes la certitude, la confiance et le bon

vouloir couplés à la possibilité du pouvoir. Je m'imaginai confortablement assis à sa place dans l'avion qui ramenait des étudiants de sa classe rendre visite à des étudiants de la Colombie britannique dans le cadre d'un échange inter-école. Je me rendis compte que même ce rêve est peu probable car je n'ai jamais encore mis le pied dans un avion.

Lors de ses nombreux voyages, programmés et bien organisés, elle m'envoyait une photo, une carte postale ou un objet souvenir comme cette belle casquette blanche des îles Bahamas où elle avait séjourné formule tout inclus. Je disais que j'étais content alors que la jalousie et la tristesse de vivre autrement ma jeunesse me poussaient à désigner Dieu pour responsable.

Au dos d'une photo prise de sa chambre d'hôtel à la cinquième avenue, elle était émerveillée par les grattes ciels et l'opulence des américains. Au moment où mon amie appréciait la vie chez l'oncle Sam, la guerre au Vietnam faisait injustement et inlassablement rage. Déforestations massives, une haine meurtrière, contre la verdure, les arbres et les nids d'oiseaux et humains innocents qui sont brûlés vifs, feu d'enfer et napalm et vacarmes d'hélicoptère apaches s'acharnaient sauvagement sur tout ce qui vit dans ce bout de terre, jungle dense et verdoyante à des milliers de kilomètres de Washington, New York et Miami *Beach* où des citoyens américains pouvaient se bronzer en toute quiétude, jus, vin et bière à la main; ce scénario n'était à mes yeux qu'absurde stupide et abject.

Le petit bagage de mes quinze ans en Afrique du nord, ne me permettait qu'imaginer les américains des sanguinaires, des moches coupeurs de tête assoiffé de sang et de meurtre pour assouvir leur besoins économiques et matériels.

Les lettres et les photos de Diane ont eu une influence profonde sur mes aspirations et mes attentes. Je m'encourageais continuellement et je pouvais mes limites tout en espérant que le ressort ne lâche pas au milieu du chemin.

Dans mon pays des années soixante-dix, l'unique voie pour assurer le minimum vital était les études. Il fallait ingurgiter d'interminables textes et concepts et données scientifiques, littéraires et autres pour les régurgiter lors d'examen sans aucun approche participative ni motivationnelle. Contrairement à mon amie Diane, je ne savais quoi faire de mes potentialités ni de mes rêves et encore moins de comment satisfaire mes besoins. Le temps de se questionner sur son existence et son devenir commence alors à se faire



sentir dans le comportement quotidien avec proches amis et voisins. La société devenait à ce moment précis, un infranchissable obstacle vers l'accomplissement de soi. Alors que Diane partait d'un pays à l'autre, je me souviendrais toujours de cette loi promulguée par le ministre de l'intérieur qui imposait une taxe très élevée pour avoir un passeport et aussi une autre juste pour sortir du pays. Pire encore, il fallait avoir une autorisation pour posséder une antenne parabolique qui nous permettaient de capter des émissions télévisées émises par des chaînes étrangères. Cette répression morale psychique et psychologique, nous blessait au profond de nous-même, nous les jeunes qui portons beaucoup d'amour à notre pays. Certains se sont recroquevillés sur eux même ne sachant comment avancer, et tel des sables mouvants, les conditions les engloutissaient dans la noirceur et l'obscurité et le désespoir. D'autres se prosternaient cinq jours par jour priant et suppliant le tout puissant de les aider à s'en sortir, et plus le temps passait plus la barbe s'allongeait et blanchissait. D'autres adolescents enfin, se sont ralliés aux rêves de Bob Marley, des Rolling Stones et des Beatles. On roulait et fumait des joints, on inhalait toute substance susceptible de nous faire oublier notre malheureuse et pauvre existence ne serait-ce que des brefs moments d'euphorie et de détente éphémères. La bière bon marché coulait à flots, et des milliers de jeunes potentiellement des mines d'or se sont retrouvées au bas d'échelle de la société comme ivrognes drogués et hors vie.

Tout en évoluant, le monde autour de nous bouillonnait et avançait. Les états se modernisaient, les jeunes s'épanouissaient, et les sociétés occidentales nous inondaient d'image et de film comme pour tourner le couteau dans les plaies, oh combien nombreuses, profondes et douloureuses dans le corps d'un jeune tiers-mondiste comme moi.

Pendant les années soixante-dix, que les politiciens de chez nous appelaient les années de plomb, les intellectuels étaient maudits, les penseurs reniés, et les révoltés contre l'injustice corruption et oppression sont tout simplement emprisonnés et enterrés dans une obscurité et solitudes infernales et meurtrières.

Alors que la révolution tranquille chez moi mon amie Diane, lui permettait de continuer son chemin de vie en toute sobriété et sécurité, je galerais matin et soir pour trouver un petit bout du chemin potentiellement susceptible de mener quelque part où serait bon d'y vivre. Débosselés, et livrés à eux, les

jeunes de mon espèce étaient coincés entre les idéologies communiste et socialises d'une part et le libéralisme capitaliste d'autres parts. Et comme pour achever nos espoirs de survie, on laissait déferler sur nous des concepts tels l'impérialisme des occidentaux et l'obscurantisme et athéisme des communistes. Et que dire de nos religieux qui nous horrifier par des scènes du jugement dernier apolitiques et terrifiants. Je n'avais que l'amour et l'affection d'une famille berbère et nombreuse et les lettre de Diane, qui jour après jour m'invitait à tout abandonner pour tout recommencer.

Je n'aurais jamais cru qu'un jour, les yeux de mes enfants et ceux de leur maman brilleraient aussi intensément de joie, de bonheur et d'allégresse durant ce premier printemps que je suis entrain de partager avec eux au pays des lacs, des neiges et de Diane.